

L'Espace littéraire est le plus connu des essais de Maurice Blanchot, qui s'y interroge sur le rapport de l'écrivain à l'œuvre, à l'inspiration, à l'obscurité... Sa démarche est très libre. Elle s'intéresse aux mythes, tel celui d'Orphée et d'Eurydice. Elle s'inquiète des destins (celui de Rilke ou de Kafka, par exemple) autant que des œuvres. Elle médite longuement sur ce que l'aventure d'écrire impose à qui s'y

abandonne totalement. Pour Maurice Blanchot, « écrire est l'interminable, l'incessant ». C'est une aventure infinie qui exténue le sujet humain et le prive de son « moi ». Et, comme le montre bien le mythe de la descente d'Orphée aux Enfers, cette aventure ne saurait aller sans « une relation anticipée avec la mort ».

« L'exigence qui est dans l'œuvre »

Qu'est-ce que la force ou la faiblesse pour un créateur ? se demande Maurice Blanchot. À quelle sorte d'exigence doit-il répondre ? Et quels risques court-il lorsqu'il se livre à l'écriture ?

362

On connaît l'histoire de ce peintre que son mécène devait enfermer pour l'empêcher de se dissiper hors de ses dons, et encore parvint-il à s'échapper par la fenêtre. Mais l'artiste, en lui, a aussi son « mécène » qui l'enferme là où il ne veut pas demeurer, et cette fois nulle issue, qui de plus ne le nourrit pas, mais l'affame, l'asservit sans honneur, le brise sans raison, fait de lui un être débile et misérable sans autre soutien que son propre tourment incompréhensible, et pourquoi ? en vue d'une œuvre grandiose ? en vue d'une œuvre nulle ? lui-même n'en sait rien et personne ne le sait.

Il est vrai que beaucoup de créateurs paraissent plus faibles que les autres hommes, moins capables de vivre et par conséquent plus capables de s'étonner de la vie. Peut-être en est-il souvent ainsi. Encore faudrait-il ajouter qu'ils sont forts en ce qu'ils ont de faible, que pour eux surgit une force nouvelle à ce point même où ils se défont dans l'extrémité de leur faiblesse. Et il faut dire plus encore : quand ils se mettent à l'œuvre dans l'insouciance de leurs dons, beaucoup sont des êtres normaux, aimables, de plain-pied avec la vie, et c'est à l'œuvre seule, à l'exigence qui est dans l'œuvre, qu'ils doivent ce surcroît qui ne se mesure que par la plus grande faiblesse, une anomalie, la perte du monde et d'eux-mêmes. Ainsi Goya, ainsi Nerval.

L'œuvre exige de l'écrivain qu'il perde toute « nature », tout caractère, et que, cessant de se rapporter aux autres et à lui-même par la décision qui le fait moi, il devienne le lieu vide où s'annonce l'affirmation impersonnelle. Exigence qui n'en est pas une, car elle n'exige rien, elle est sans contenu, elle n'oblige pas, elle est seulement l'air qu'il faut respirer, le vide sur lequel l'on se retient, l'usure du jour où deviennent invisibles les visages qu'on préfère. Comme les hommes les plus courageux n'affrontent le risque que sous le voile d'un subterfuge, beaucoup pensent que répondre à cet appel, c'est répondre à un appel de vérité : ils ont quelque chose à dire, un monde en eux à libérer, un mandat à assumer, leur vie injustifiable à justifier. Et il est vrai que si l'artiste ne se livrait pas à l'expérience originelle qui le met à l'écart, qui dans cet écart le dessaisit de lui-même, s'il ne s'abandonnait pas à la démesure de l'erreur et à la migration du recommencement infini, le mot commencement se perdrait. Mais cette justification n'apparaît pas à l'artiste, elle n'est pas donnée dans l'expérience, elle en est au contraire exclue, – et l'artiste peut bien le savoir « en général », de même qu'il croit à l'art en général, mais son œuvre ne le sait pas, et sa recherche l'ignore, se poursuit dans le souci de cette ignorance.

Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire* (1955), éd. Gallimard.

« ... une expérience, mais que veut dire ce mot ? »

Voici un extrait du texte par lequel commence la quatrième partie de *L'Espace littéraire*, intitulée « L'œuvre et l'espace de la mort ». Maurice Blanchot y interroge la notion d'« expérience » de la littérature, en prenant pour exemples Rilke et Valéry.

363

L'œuvre attire celui qui s'y consacre vers le point où elle est à l'épreuve de son impossibilité. En cela, elle est une expérience, mais que veut dire ce mot ? Dans un passage de *Malte*¹, Rilke dit que « les vers ne sont pas des sentiments, ils sont des expériences. Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses... » Rilke ne veut pas dire cependant que le vers serait l'expression d'une personnalité riche, capable de vivre et d'avoir vécu. Les souvenirs sont nécessaires, mais pour être oubliés, pour que, dans cet oubli, dans le silence d'une profonde métamorphose, naisse à la fin un mot, le premier mot d'un vers. Expérience signifie ici : contact avec l'être, renouvellement de soi-même à ce contact – une épreuve, mais qui reste indéterminée.

Quand Valéry écrit dans une lettre : « Le vrai peintre, toute sa vie, cherche la peinture ; le vrai poète, la Poésie, etc. Car ce ne sont point des activités déterminées. Dans celles-ci, il faut créer le besoin, le but, les moyens, et jusqu'aux obstacles... », il fait allusion à une autre forme d'expérience. La poésie n'est pas donnée au poète comme une vérité et une certitude dont il pourrait se rapprocher ; il ne sait pas s'il est poète, mais il ne sait non plus ce qu'est la poésie, ni même si elle est ; elle dépend de lui, de sa recherche, dépendance qui toutefois ne le rend pas maître de ce qu'il cherche, mais le rend incertain de lui-même et comme inexistant. Chaque œuvre, chaque moment de l'œuvre remet tout en cause et celui qui ne doit se tenir qu'à elle, ne se tient donc à rien. Quoi qu'il fasse, elle le retire de ce qu'il fait et de ce qu'il peut.